

## **La liberté de l'Esprit.**

- Pentecôte, Année B -

31 Mai 2009

Jn 20, 19-23

Vous aimeriez que pour chaque homélie il y ait un résumé ? Soit au début comme pour certains articles de revues, pour ceux qui n'ont pas le temps de lire, soit à la fin pour ceux qui ne seraient pas sûrs d'avoir bien suivi ? Histoire d'éviter des questions du type : mais, mon Père, qu'est-ce que vous avez voulu dire ?

Voilà le résumé d'aujourd'hui : je parlerai de notre disponibilité à l'Esprit-Saint, pour souligner sa fécondité (*dominum et vivificantem* : il donne la vie). Ce sera l'occasion de rappeler que nos actes ne sont jamais sans conséquences. Cela nous amènera à examiner l'autre versant, non plus ce qui est en aval, et qui découle de nos actes, mais en amont, qui en est à l'origine : nos actes sont toujours inspirés – soit par l'esprit du monde, soit par l'Esprit de Dieu. Et la Pentecôte est l'occasion de parler de l'inspiration divine. Enfin, le fait qu'il y ait des causes (en amont) à nos choix comme des conséquences (en aval) à nos actes, n'empêche pas que nos actes comme nos choix puissent être libres : la liberté de l'Esprit.

Commençons par notre disponibilité à l'Esprit-Saint.

Je me souviens d'avoir lu cette année une méditation d'un homme d'Eglise réputé (*Nota : il s'agit du Père Cantalamessa dans sa 3<sup>ème</sup> prédication de l'Avent le 12 décembre dernier*), qui faisait une interprétation symbolique audacieuse de l'avortement, en estimant que ce terme pouvait s'appliquer à certaines occasions ratées de notre vie, où l'Esprit Saint nous pousse et où c'est nous qui renonçons : autant de belles intentions avortées. Où nous avons le tort de refuser ce que l'Esprit de Dieu nous suggère. « Bref, celui qui a la foi, mais sans les œuvres ». Ces occasions ratées (par omission ou par démission) – « j'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger » - sont une part importante du péché.

Cette lecture symbolique ou spirituelle de l'avortement, de toutes ces Interruptions Volontaires de relations amicales, familiales, fraternelles, tous ces soutiens manqués, ces abandons, ces pardons refusés... a l'avantage de rappeler que la vie n'est pas uniquement biologique, et que l'avortement ne concerne pas que les femmes.

En ce jour où nous adorons l'Esprit-Saint, nous pourrions tenir la même approche sur la contraception, et faire une lecture spirituelle et symbolique de nos efforts de protection contre la fécondité de l'Esprit. Il existe une contraception spirituelle pour protéger nos habitudes et notre confort contre la puissance vivifiante de l'Esprit-Saint. Avec les mêmes risques à long terme que certains effets antinidatoires : à force de se protéger, on se stérilise. Et vous le savez : vous savez qu'on peut prier comme on couche, en n'espérant pas d'ennuis, sans être prêts à laisser Dieu nous conduire là où nous ne voudrions pas aller.

N'abusons pas de l'image, mais considérons là ce que nous croyons de l'Esprit-Saint : Il est l'Amour. Et nos actes : sont-ils vraiment inspirés par l'amour ?

La meilleure façon de le savoir tient dans la part de responsabilité que nous sommes prêts à assumer, sans vouloir revenir en arrière, dès lors que cela nous amène trop loin. Vouloir qu'un acte soit sans conséquence, c'est reconnaître qu'il n'est pas inspiré par l'amour.

Il est significatif que dans le procès public fait à Benoît XVI, en matière de préservatif, a été évacué, y compris de la part de nombreux baptisés, le début de sa phrase sur l'âme – en l'occurrence l'âme des Africains. Le souci de l'âme. Le salut de l'âme. Et nous avons la même difficulté dans tous les domaines de la vie sacramentelle, pour faire comprendre ce qu'est l'Eglise et ce que dit l'Eglise, dès lors que l'on ignore que l'Esprit-Saint est son âme. L'Esprit-Saint est l'âme de l'Eglise. Et la Pentecôte, qui est la fête de l'Eglise, de son ouverture au monde, est l'occasion de le rappeler.

La deuxième réflexion que je voudrais vous livrer est également au confluent de l'actualité et de la théologie. Dans les discussions de ces derniers mois, on a beaucoup entendu cette contestation séculaire : « Où est-ce que c'est écrit dans la Bible ? ».

Parmi toutes les homélies qui seront faites en cette fête de Pentecôte, un nombre significatif auront à cœur de rappeler aux Catholiques que la Pentecôte était déjà fêtée par Jésus, que la Pentecôte était déjà une fête juive, que la Pentecôte existait avant la Pentecôte. Autrement dit, que la Bible était déjà écrite dans la Bible. Cela s'appelle le lien de l'Ecriture et de la Tradition, qui explique que la meilleure façon d'écouter à Dieu se fait dans son Eglise. Tel est le geste de Jésus au soir de Pâques : « Recevez l'Esprit Saint ».

Pour prendre une image (plus conventionnelle), cela correspond à la place du corps dans nos relations les uns aux autres. C'est par notre corps que nous nous connaissons, par notre corps que nous entrons en relation les uns avec les autres. Et c'est un des sens de la résurrection de la chair : en ressuscitant corps et âme, nous serons assurés de pouvoir nous retrouver, nous revoir (sous une forme que nous ignorons). Même les anges, les créatures spirituelles ont besoin de prendre la forme d'un corps pour entrer en contact, en relation avec nous.

Où est-ce que c'est écrit dans la Bible ? Un de mes plus anciens confrères le répète avec sagesse : à la Bible, on peut lui faire dire n'importe quoi.

A la fin du mois d'avril, le jeudi 23 avril, Benoît XVI a reçu les membres de la Commission biblique pontificale, « réunis pour approfondir un thème très important : l'inspiration et la vérité de la Bible ». Un mystère qu'on ne cesse d'approfondir. Il a rendu hommage à ses prédécesseurs, Léon XIII et Pie XII, au « vif élan (qu'ils ont) donné aux études bibliques », qui « a trouvé toute sa confirmation et a été ultérieurement développé dans le Concile Vatican II, et en particulier la Constitution conciliaire *Dei Verbum* ».

Dieu est l'auteur de la Bible : tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ont été « rédigés sous l'inspiration de l'Esprit Saint : ils ont Dieu pour auteur et ils ont été transmis comme tels à l'Eglise elle-même » (*Dei Verbum*, 11).

Dieu est l'auteur de la Bible, et Dieu parle à l'homme de manière humaine. « Cette synergie divino-humaine » fonde le plus grand principe de son interprétation : La Bible doit « être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger » (*Dei verbum*, n.12). L'Esprit qui est au départ doit être à l'arrivée.

Je me suis toujours demandé si, à la Pentecôte, les Apôtres parlaient en langues, ou si l'Esprit-Saint traduisait et permettait aux auditeurs 'd'entendre' en langues. C'est la différence que nous utilisons tous les jours lorsque, au lieu de dire : 'vous n'avez rien compris', nous disons : 'je me suis mal exprimé'.

Un jour, il y a des années, j'étais allé avec mes neveux, encore enfants, me recueillir sur la tombe de ma grand-mère. Et puis, en souvenir d'elle, j'avais chanté un « Salve Regina » (qu'elle aimait beaucoup). Je ne chante pas très bien, et un de mes neveux m'avait demandé si c'était de l'anglais.

Lorsque les disciples à la Pentecôte parlent en langues, « où se fait la traduction » ? Dans leur cœur – ou dans celui des auditeurs ?

L'Esprit-Saint est l'auteur de la Bible. Il en est également l'interprète, et ce mot gagne à être pris dans toute sa richesse, comme lorsque nous disons compositeur-interprète. Le dictionnaire dit de l'interprète que c'est une « personne qui est chargée de faire connaître les volontés d'un autre » (se faire l'interprète de quelqu'un). C'est ce que dit et fait Jésus dans l'évangile : « ce que j'ai dit ne vient pas de moi » ; « Ce que je déclare, je le déclare comme le Père me l'a dit » (cf. Jn 12, 44-50). Et si, à de multiples reprises, Jésus demande à ses disciples : « comprenez-vous ce que je fais ? », c'est la condition indispensable pour une juste interprétation, de connaître la volonté de Celui qui nous envoie. D'être dans cette amitié (les serviteurs ne connaissent pas la volonté du Maître).

Cela m'amène à une troisième et dernière remarque sur l'Esprit-Saint. J'ai commencé mon propos par notre disponibilité à l'Esprit : c'est l'expression de notre liberté. Et en même temps la condition du respect de la liberté de l'autre. Souvent nous sommes tentés d'insister sur une phrase de la Bible. Par exemple un dimanche, j'entendais avec vous cette phrase du psaume : « Mieux vaut s'appuyer sur le Seigneur, que de compter sur les hommes ; mieux vaut s'appuyer sur le Seigneur, que de compter sur les puissants ! » (Ps 117) - et j'imaginai, pour que tout le monde en saisisse la puissance, qu'on pourrait la projeter sur un écran à la place du tableau du chœur. C'est ce qu'on fait avec un écrit quand on met en gras, ou qu'on reproduit en intertitre ou en marge. C'est ce qu'on fait dans notre lecture, consciemment ou non, lorsque l'on infléchit sa voix, ou qu'on marque une pause : il y a toutes sortes de façons de souligner. De dire l'importance. Une façon de dire : écoute ça ! Parfois, j'ai même envie de répéter. Est-ce qu'on a le droit de faire ça, d'insister sur une phrase ? On pourrait dire que c'est ce que nous faisons en homélie. L'Esprit-Saint est plus discret. Et plus respectueux. Il parle au cœur de chacun. Et il parle d'amour.

Un de mes amis, Christophe, qui n'est pas une grenouille de bénitier, et qui fait partie de ceux à qui je fais lire mes homélies avant de vous les donner, a commenté : oui, on peut souligner pour donner à penser. Et il a cité cette phrase de Simone Weil qui, à la fin d'une conférence dans une école, avait vu des enfants pleurer à l'évocation de l'horreur des camps de concentration, et elle a dit : « je ne vous dis pas cela pour que vous pleuriez, mais pour que vous y pensiez ».